

LA CROISSANCE DE NOTRE TMOIGNAGE A L'EVANGILE ET NOTRE ORGANISATION ECCLESIALE

Regard historique

Pouvons-nous, devons-nous, pour alimenter notre réflexion, prendre le temps d'un regard en arrière, examiner le chemin parcouru, sa trajectoire et ses brisures ? Est-ce bien utile ? Pouvons-nous trouver des constantes, des surprises, des pistes perdues, des pistes à reprendre, des pistes à poursuivre, des pistes à abandonner, dans les manières dont les générations qui nous ont précédés ont compris "la croissance du témoignage à l'Évangile et l'organisation ecclésiale" ? Entre la répétition, ou l'imitation, et le dédain, y a-t-il place pour l'examen critique et l'inspiration ? Bien sûr, vous connaissez cette histoire. Ce n'est pas une raison pour ne pas la réviser, sauf si vous pensez que, vraiment, le passé ne sert à rien pour le présent et pour l'avenir.

XVI^e siècle : Des groupes évangéliques aux Eglises dressées

Les groupes évangéliques : Les idées "luthériennes" se répandent d'abord dans des milieux déjà sensibilisés à toutes les idées nouvelles, plutôt urbains, bourgeois ou nobles, mais aussi artisans, lisant et ayant l'occasion d'écouter des prédicateurs, ce qui était rarement le cas pour les paysans. Malgré les anathèmes de la Sorbonne et les supplices, qui suivent en général des actes isolés d'iconoclasme, des groupes "évangéliques" se développent sans bruit. La propagande se fait par le livre et les relations, plus que par la prédication publique très dangereuse. Les supplices des "mal sentants de la foi" sont d'ailleurs plutôt une propagande pour la manière d'être chrétien qu'ils proclament. Ceux qui fréquentent ces groupes ne se sentent pas forcément en rupture avec l'Eglise catholique, et de très notables adeptes ne s'en séparent pas, comme la soeur du roi, Marguerite de Navarre, ou l'humaniste Lefèvre d'Étaples. Tout autant que les écrits de Luther ou de Zwingli, ceux de Lefèvre et d'Erasmus inspirent ce mouvement (Erasmus meurt catholique dans la ville toute réformée de Bâle en 1536).

La rupture et la persécution systématique surviennent avec l'affaire des Placards (1534), affiches qui attaquent violemment la doctrine catholique de l'eucharistie. C'est l'occasion pour le jeune Calvin de se faire connaître par la première édition de son "Institution de la religion chrétienne" (1536), destinée à exposer en français et en latin les idées de la Réforme, pour les défendre devant les autorités et les "mettre en ordre" pour ceux qu'elles attirent.

L'organisation calviniste. Des communautés séparées de l'Eglise romaine se forment, plus ou moins clandestines, parfois sous l'influence de prêtres ou de notables. Quand la position de Calvin à Genève est consolidée (à partir de 1542), il a comme préoccupation de former des prédicateurs-pasteurs pour les communautés françaises, de soutenir et de nourrir celles-ci par ses écrits théologiques et une abondante correspondance, et de leur donner une organisation solide. Cette organisation a pour but de consolider les communautés et leur témoignage, de leur donner une cohésion doctrinale et disciplinaire nationale, de faire d'elles des foyers de propagation de l'Évangile. Calvin a le souci que l'Eglise soit visible pour le témoignage et la propagation de l'Évangile, même si cette visibilité doit lui attirer la persécution. Il s'en prend violemment aux "nicodémites" (ceux qui sont évangéliques sans rompre avec l'Eglise romaine, clandestinement). Ses efforts aboutissent au premier synode national (Paris, 1559), alors que la persécution se déchaîne sous la conduite de Henri II. Ce synode adopte la confession de foi et la discipline auxquelles se rallieront les communautés apparues depuis les années 1520, mais aussi les vieilles communautés vaudoises (Provence, vallées alpines), que la Réforme a revitalisées. Certains historiens disent qu'à ce moment-là, un quart du royaume est acquis à la Réforme, malgré une persécution qui s'intensifie. Peu de temps après débudent les guerres de religion (1562). On parle alors d'Eglises "plantées" (là où une communauté se constitue autour de la prédication de l'Évangile) et d'Eglises "dressées" (là où cette communauté est reconnue par le synode provincial, organisée avec consistoire d'anciens, diacres, ministre et culte public).

Le paradoxe rural : Les guerres de religion font disparaître de nombreuses communautés, urbaines et rurales isolées, mais elles n'empêchent pas l'implantation ou l'expansion de la Réforme en d'autres lieux. Les

protestants français s'organisant en parti politico-militaire en même temps qu'en Eglise, l'attrance vers la Réforme va s'estomper dans certains milieux sensibles jusqu'alors, en ville et dans la noblesse notamment, d'autant que les guerres verront de nombreux actes d'iconoclasme de la part de la soldatesque huguenote, qui contribue beaucoup moins que les martyrs à "la croissance du témoignage de l'Évangile". C'est pourtant dans les années 1560, en dépit des troubles, que se plantent et se dressent solidement des Eglises dans des régions rurales, peu alphabétisées, peu influentes, jusqu'alors peu touchées par les idées réformées, comme la vallée de l'Eyrieux, la Montagne ou les Cévennes. Là l'influence de prêtres et de petits nobles acquis à la Réforme a souvent été importante, ainsi sans doute que les relations familiales, et on a le droit de penser que la prédication, dans un milieu non lisant, a joué un grand rôle. Je parlerais volontiers d'une Réforme par capillarité, mais il est difficile de savoir comment les choses se sont vraiment passées dans ces milieux là. Alors même que le milieu paysan semblait être le moins favorable à une réforme religieuse volontaire, le protestantisme français qui survivra est massivement rural, et les paysans réformés seront les réformés les plus opiniâtres. Plus que les livres, que beaucoup ne peuvent pas lire ou ne peuvent pas acheter, la transmission orale enracine des textes, des idées, une spiritualité, et fait naître et grandir à tous points de vue une Eglise de régions rurales et pauvres. On ne lit pas la Bible, on écoute la Parole. Mais, parce que des villes sont alors entièrement protestantes (Nîmes, Montpellier, Montauban., Privas, Aubenas, Die...), et parce que les synodes sont composés de notables instruits, et dominés par les grosses Eglises urbaines, on a gardé l'impression fautive que le protestantisme français était une religion pour des "bourgeois" lisants.

Sous l'édit de Nantes (1598-1685) : sclérose ou croissance intérieure ?

Plus de conquête possible. L'édit de Nantes place les Eglises réformées en position "tolérée" et inférieure, il ne leur permet plus d'expansion. La paix religieuse revenue n'est pas pour elles l'occasion de repartir librement à la conquête de la France et d'y proclamer librement l'Évangile compris à la manière réformée. Les lieux où le culte est autorisé sont "définitivement" fixés. Les villes épiscopales (les plus importantes) sont interdites à la pratique du culte réformé. C'est le temps de la reconquête catholique, car le culte catholique doit être rétabli partout, la mission catholique est autorisée partout. Les controverses théologiques publiques entre ministres et missionnaires catholiques ne placent pas les protagonistes sur le même plan : les ministres n'ont jamais l'initiative de ces débats de propagande, ils répondent à des défis et se trouvent en position d'accusés. Agressés, mais réprimés s'ils se montrent agressifs (le catholicisme est quand même "la religion du roi" !), ils essaient de "limiter les dégâts", sans pouvoir toujours contrebalancer le "pouvoir de persuasion" des missionnaires catholiques, surtout auprès de notables souvent convaincus d'avance, qui comprennent vite où est l'intérêt de leurs affaires ou de leur carrière. A partir du moment où les protestants sont dépouillés de toute puissance politique et militaire (édit de grâce d'Alès, 1629) et surtout à partir du début effectif du règne de Louis XIV (1661), c'est le temps du grignotage, puis des vexations, avant le cataclysme. L'émigration recommence ; elle décime surtout les Eglises urbaines (certaines, jadis importantes, disparaissent complètement avec la révocation de l'édit de Nantes). Les Eglises réformées sont sur une défensive sans grand espoir : on essaie d'obtenir des sursis et de gagner du temps pour se maintenir. Cependant, privés de toute puissance politique et militaire, à la merci du pouvoir, ne recevant aucune aide matérielle de l'État (en dépit de l'édit) tout en contribuant au financement de l'Eglise catholique, ne pouvant plus espérer d'appui à la Cour à cause du passage au catholicisme des familles de la grande noblesse, les réformés français sont obligés de trouver leur force et leur espérance "plus haut que le roi". Sur le plan de la "croissance spirituelle", ce n'est pas négatif, et cet apprentissage sera utile par la suite.

Consolider, plutôt que rénover ou construire du neuf. L'action vers l'extérieur étant impossible, reste l'action vers l'intérieur. C'est une période pour laquelle on peut parler de "bétonnage".

Bétonnage doctrinal. C'est un temps d'orthodoxie calviniste, où la moindre nouveauté théologique, le moindre changement à la liturgie sont suspects et réprimés par les synodes. On ne peut pas se permettre de dissension interne, quand on est menacé de l'extérieur, que l'idéal de toute la société est l'unité, et que c'est au nom de cette unité qu'on est suspect et menacé. L'encadrement doctrinal des fidèles est assuré par le "prêche" du dimanche matin, le culte du dimanche après-midi appelé "catéchisme" auquel participent enfants et adultes et qui consiste en un commentaire dialogué du catéchisme de Calvin, et les deux ou trois cultes de semaine appelés prières. Il n'y a donc pas de catéchèse spécialisée pour les enfants et les jeunes, mais une catéchèse de toute la communauté, ce qui accentue le sentiment d'être un "corps", toutes générations confondues. Il s'agit, face à une majorité catholique hostile, d'armer solidement les réformés sur le plan doctrinal. Pour les lettrés s'ajoutent les ouvrages de controverse, encore une fois destinés plus à affermir les réformés qu'à convaincre les catholiques. C'est le rôle des ministres, docteurs ou pasteurs.

Bétonnage disciplinaire. La vie des fidèles et des ministres est codifiée par une discipline, qui va jusque dans les moindres détails (vêtements, loisirs...), en prévoyant des sanctions pour les comportements déviants. Il s'agit de maintenir la cohésion du "corps", de maintenir et accentuer le sentiment d'appartenance en rendant le corps visible non seulement par ses rassemblements, mais par la vie de chacun de ses membres, aisément identifiables pour un œil avisé, ami ou non. C'est le rôle des anciens, chargés chacun d'un secteur, et des consistoires (= nos conseils presbytéraux), ainsi que des synodes en ce qui concerne les ministres et les cas non encore prévus. Cette Eglise pédobaptiste, aux réseaux familiaux très forts, n'est pas une Eglise multitudiniste comme dans les pays où elle a la faveur du pouvoir politique. Elle est une Eglise confessante, mais par la force des choses confessante de façon passive et à usage d'abord interne. Y rester et donc accepter sa discipline, alors qu'il est facile de la quitter, est un acte de confession muet.

Solidarité. Enfin on essaie de maintenir la cohésion du corps et de résister à l'effritement par l'entraide. C'est le rôle des diacres. La diaconie est à usage interne. Même si ce n'est naturellement pas le seul motif, il s'agit d'aider les réformés pauvres à résister à l'attrait d'une conversion intéressée à la confession majoritaire.

Evaluation : *On a dit beaucoup de mal de la vie des Eglises réformées de France sous l'édit de Nantes : temps de sclérose, de dessèchement spirituel, de pharisaïsme. D'une part on voit mal comment il aurait pu en être autrement, dans l'obligation d'une résistance qui ne pouvait être que respectueuse ou craintive face au pouvoir royal. D'autre part certains faits permettent de se poser quelques questions. Si tout cela n'avait été qu'une coquille vide, une orthodoxie sans souffle spirituel, des comportements extérieurs inspirés par le conformisme ou la crainte, on comprend mal l'attachement de l'immense majorité des réformés à leur Eglise et à leur confession : le passage au catholicisme ne présentait que des avantages, il était protégé et favorisé, et la révocation de l'Edit de Nantes aurait été accueillie comme une délivrance. Or, malgré séductions, discriminations et violences, il y avait sans doute encore près d'un million de réformés dans le royaume (sans compter l'Alsace) à la veille de la révocation, et il n'y avait pas de "non-pratiquant". L'émigration importante (300 000 ?), avec l'arrachement et les risques, est une marque certaine d'attachement, tout comme les foules qui persistaient à parcourir à pied des distances de plus en plus énormes pour le culte dans les temples de plus en plus rares laissés debout par les prologues de la révocation. De même le drame des abjurations sous la contrainte et dans les larmes, et la culpabilité énorme qui a suivi, le refus de communier à la messe, les actes de rejet du ministère des prêtres malgré des punitions très lourdes... Tout cela semble montrer qu'en l'absence d'une politique de "témoignage" possible, la politique de bétonnage doctrinal, disciplinaire et diaconal était aussi une réelle politique d'édification spirituelle des fidèles et des communautés, et qu'elle a en grande partie réussi.*

Le Désert (1685-1789) : ressusciter comme êtres humains, comme croyants et comme peuple

La révolte d'un corps martyrisé. Après l'interdiction du culte public, la dissolution des consistoires, la démolition des temples, l'exil des pasteurs non convertis, la conversion officielle de tous les réformés (espionnés en permanence)... il faut se relever ou s'assimiler. Très tôt après la révocation, des "prédicants", certains illettrés, réunissent clandestinement de petites assemblées. Ils sont soutenus depuis le "refuge" par des pasteurs comme Pierre Jurieu. On a trace de leur activité dans les provinces méridionales (Languedoc, Vivarais, Dauphiné). Les plus célèbres sont François Vivens, instituteur cévenol qui prêche "le fusil au col" et fait volontiers le coup de feu (tué en 1692), et Claude Brousson, avocat qui prêche dans toute la France et assiste émerveillé en Vivarais à des manifestations prophétiques (roué vif en 1698). Il s'agit là d'empêcher que s'éteigne totalement "le lumignon qui fume encore" et d'affermir "le reste qui est près de mourir".

Le mouvement prophétique qui débute en 1688 à Saou dans la Drôme (Isabeau Vincent) et se propage dans le Dauphiné, le Vivarais et les Cévennes est un mouvement de jeunes. Sous des formes parfois extravagantes, en français et non en occitan, des adolescents et parfois des enfants "inspirés" appellent leurs familles à la repentance, leur reprochent la lâcheté d'avoir abjuré et de jouer double jeu entre "Christ et Bélial", les convoquent à d'immenses assemblées pour lesquelles les populations abandonnent tout. La répression est féroce (plusieurs centaines, au moins, de morts, en 1689, sans parler du reste). Ce mouvement est parcouru par l'espoir d'une délivrance proche. Il est non violent. Il s'agit de reprendre pied après la grande catastrophe, de "sortir de Babylone" avant son châtement, de se réconcilier avec le Seigneur, de se sentir purifié d'une souillure. Le mouvement camisard (1702), qui touche très peu notre région, naît du prophétisme et en est tout entier animé.

Après l'échec camisard (1704), le prophétisme s'étirole. Plus on s'éloigne de la révocation, de moins en moins nombreux sont ceux qui ont connu l'Eglise réformée debout, participé au culte, et qui ont une culture biblique même simplement orale. Le prophétisme tend à s'égarer en vaticinations. Les notables s'en sont toujours te-

nus éloignés, se contentant du culte privé. Le "peuple" s'en éloigne aussi, et les assemblées deviennent de plus en plus squelettiques et extravagantes. On est dans une période de résignation. Le protestantisme de beaucoup n'est plus une foi chrétienne vécue, mais se réduit à une haine ardente et refoulée du catholicisme, qui va se transformer, dans certaines régions (Aquitaine par ex.) en hostilité à toute religion. D'autres s'assimilent.

La restauration : En 1715, alors que Louis XIV agonise, quelques prédicants, tous plus ou moins touchés par le mouvement prophétique, réunis dans une ferme des Cévennes sous la présidence d'un jeune homme de 19 ans, Antoine Court, décident qu'ils sont le synode national des Eglises réformées de France. Ils décident de relever les Eglises réformées sur les bases de la confession de foi de La Rochelle, de la discipline et de la liturgie. C'est le "retour à l'ordre".

La confession de foi : Ils entreprennent de restaurer une prédication fondée sur les seules Ecritures, comprises selon la Confession de La Rochelle, et d'écarter les inspirations personnelles directes. Pour cela, il faut donner aux prédicateurs eux-mêmes, sur le tas puis plus tard au séminaire du Désert à Lausanne, une instruction biblique et théologique minimale (elle sera toujours légère, par la force des choses). Les assemblées en chaque lieu étant rares, la prédication est longue. C'est souvent une sorte de prédication d'évangélisation pour des gens qui sont ou illettrés ou privés de bible, car beaucoup sont dans une ignorance spirituelle et doctrinale dont certains pasteurs du Désert (Pierre Peyrot en Vivarais par exemple) seront choqués. Les assemblées comportent souvent une explication du catéchisme de Calvin, plus tard de celui d'Ostervald. Aux approches de la Révolution, quand les pasteurs seront plus nombreux et plus fixes, on instaurera un catéchisme pour les jeunes. On encourage, autant que possible, l'acquisition de livres par les fidèles, leur enjoignant de consacrer les dimanches sans assemblée à leur étude. Il s'agit de faire croître les fidèles dans une foi nourrie de théologie biblique, qui les éloigne des "divagations des prétendus inspirés" comme des "superstitions du papisme". Mais vers la fin de la période du Désert, sous l'influence des "Lumières" et du rationalisme, la prédication devient de moins en moins doctrinale et de plus en plus moralisante, "raisonnable". A ce moment-là, la plupart des pasteurs sont très éloignés de la doctrine traditionnelle. Ils ne voient plus le peuple protestant comme des gens à évangéliser et rechristianiser, mais comme des chrétiens qu'ils doivent guider de sages conseils. D'autre part ils se donnent pour mission de persuader les autorités royales que les protestants sont une population morale, paisible, industrielle, utile et respectable, éloignée de tout fanatisme religieux, injustement discriminée.

La discipline : La restauration de la discipline a, comme auparavant, deux buts : l'organisation de l'Eglise et la vie des fidèles, la première étant au service de la seconde. La réorganisation de l'Eglise passe par la restauration des ministères. Pierre Corteiz, le premier, va demander et obtenir "l'ordination apostolique" pour le ministère pastoral à l'Eglise de Zurich, pour la conférer à d'autres (Antoine Court, Pierre Durand...) Les ministres doivent essayer, au cours de leurs tournées, de nommer des consistoires et de les installer. Les anciens sont chargés de remotiver les fidèles, de les surveiller, de convoquer les assemblées. Les ministres forment des étudiants (lecteurs) et des proposants (prédicateurs), qui les accompagnent (avant de poursuivre leur formation en Suisse), mais qui n'ont pas le droit de célébrer sacrements ou mariages. Les synodes unifient, examinent, légifèrent, organisent, encouragent, sanctionnent.

La discipline exige beaucoup des fidèles. Elle les oblige à "se positionner", ce qui implique des choix et des gestes de rupture qui peuvent avoir de graves conséquences pour eux, la moins violente étant de vivre sans l'état-civil lié à la seule réception des sacrements catholiques. Dès le début de la restauration des Eglises, on exige un acte public de repentance, avant de les admettre à la Cène, de ceux qui vont à la messe ((à plus forte raison s'ils y communient), ou ont recours au ministère du prêtre pour leur mariage et le baptême de leur enfants, parce qu'ils "se souillent en idolâtrie" et qu'on ne peut "prendre part à la table du Seigneur et à la table des démons". Ainsi vers 1750, l'Eglise d'Annonay est sanctionnée, parce que les réformés d'Annonay continuent de faire baptiser leurs enfants à l'église. D'autre part, la discipline exige des fidèles des comportements conformes. On écarte aussi de la Cène non seulement ceux qui vivent "scandaleusement", mais aussi ceux qui refusent de se réconcilier entre eux, surtout dans le cercle familial. Racontant des assemblées dans son "journal", Pierre Corteiz fait état de pleurs et de supplications déchirants de la part de ceux qui sont écartés de la table, et de la part des témoins, devant l'inflexibilité des pasteurs et des anciens (qui eux-mêmes pleurent de devoir se montrer durs)... jusqu'à l'acte de repentance libérateur, qui permet la réconciliation avec l'Eglise, à la joie de tous. Cette application exigeante de la discipline a pour but de recruter et de développer parmi les réformés une Eglise visible et soudée, constituée de fidèles et de ministres qui ont intégré, en payant le prix, que la foi chrétienne est un croissant dans une obéissance qui ne souffre pas le double jeu, que ce soit dans la vie religieuse ou dans les comportements "privés". Cette rigueur s'atténuera après la fin de

la persécution violente, quand les réformés les plus timorés se craindront plus de se revendiquer comme non-catholiques (après 1765).

La liturgie. Le "synode national" de 1715 décide que le culte sera célébré selon l'ordre des Eglises de France ou de Genève. Il s'agit de mettre fin aux inspirations et aux improvisations des prophètes, qui ont rendu les assemblées de plus en plus aberrantes, et en ont ainsi écarté l'immense majorité des réformés. Au début de la restauration de "l'ordre", les prédicants et les pasteurs ne réussissent à réunir que de très petites assemblées, mais la fréquentation augmente rapidement et régulièrement. Les très grosses assemblées du Désert qui sont dans notre imaginaire n'apparaissent qu'après 1760 ; il faut dire que dès lors le risque est moindre et qu'on peut les réunir de jour, qu'elles sont rares, qu'elles durent une journée entière et rassemblent les paroisses d'un vaste secteur autour d'un ministre "ordonné" de passage (qui célèbre la Cène chaque fois), enfin qu'on y célèbre tous les baptêmes et tous les mariages en attente. Le rétablissement et le respect rigoureux de la liturgie, avec le pauvre décorum qu'on y institue (chaire, cordes pour séparer de l'assemblée la table et le parquet des anciens, robe pastorale), ont pour but de donner aux réformés eux-mêmes, mais aussi aux autorités françaises et aux Eglises soeurs étrangères, l'image d'une Eglise chrétienne unie, ordonnée, respectable, injustement persécutée. Il s'agit donc de rassurer, de remotiver et de remobiliser les réformés hésitants, de les réancrer dans une piété sobre et solide, de leur rendre le sens et la fierté d'une appartenance communautaire qui dépasse leur cadre de vie habituel. Il s'agit aussi d'un témoignage vers l'extérieur : le peuple protestant français existe toujours, il sort de plus en plus de l'ombre, il est nombreux, il se rassemble au nom d'un Dieu "de paix et non de désordre", et ce n'est pas seulement par entêtement qu'il a refusé de s'assimiler, mais parce qu'il est porteur d'un Evangile qui le fait vivre, le structure et le commande, comme il commande à toute autorité humaine.

Evaluation : *On peut qualifier la période du Désert de temps de résurrection et de croissance pour les réformés de France et leur Eglise. Bien sûr, sur le plan numérique, les Eglises réformées de France ne se sont jamais remises du coup porté par la révocation de l'édit de Nantes. La période du Désert est l'histoire d'une longue suite d'efforts, improvisés ou organisés, désordonnés ou ordonnés, extravagants ou sages, mais toujours recommencés et persévérants, de la part d'hommes et de femmes de petite origine, à la vie sacrifiée pour faire ressusciter leurs frères et leurs soeurs, et avec eux leur Eglise assassinée. Au départ, il n'y a plus rien de visible. Le chagrin, la honte, la colère eux-mêmes sont enfouis. A partir de ce rien, prédicants, prophètes, ministres, anciens vont oeuvrer pour faire renaître et grandir l'espérance, la foi, l'obéissance chez les fidèles. C'est une oeuvre réelle de reconstruction de personnes démolies, suspectes et traquées, qui vivent au milieu des ruines de leur Eglise, parfois de leur famille et de leurs biens, toujours de l'estime d'elles-mêmes. Et avec ces personnes reconstruites ou en cours de reconstruction, il s'agit de reconstruire des communautés visibles, unies en une Eglise. Bien sûr, il est inimaginable de partir à la conquête de la France catholique ; c'est les réformés et leur Eglise qu'on veut faire renaître et grandir en profondeur et en visibilité. Mais au-delà de cette renaissance et de cette croissance (ou de cette refondation et de cette reconstruction) intérieures et communautaires, les ouvriers de l'Eglise du Désert ont tous la nette conviction qu'il s'agit de la cause de l'Evangile face à "l'Eglise antichrétienne", non seulement pour ceux qui en bénéficient, mais pour tout le royaume de France. Il reste quand même quelques mystères. L'histoire rappelée ici est essentiellement celle des Eglises réformées du midi (pour notre région, l'ensemble Dauphiné-Vivarais-Velay). D'autres régions se sont "réveillées" très tard, certaines seulement aux approches de la Révolution, passant directement d'un apparent "désert vitrifié par une explosion atomique" à la reconstruction des Eglises sur le modèle synodal. Que s'est-il passé entre temps, comment s'est maintenue et développée la foi qui a permis cette résurgence ? Autre mystère : la naissance dans le nord de la France, en milieu catholique, de quelques petites communautés réformées loin de toute implantation réformée, et bien sûr sans "campagne d'évangélisation".*

Le XIX^e siècle : Reconstruction, Réveil, Evangélisation, Diaconie

Des asthéniques au pied du mur. Après plus d'un siècle de persécutions, de clandestinité, de vie précaire, et en prime une Révolution fortement marquée d'antichristianisme, il faut reconstruire et apprendre à vivre au grand jour. Les articles organiques, ajoutés par Bonaparte au concordat passé avec l'Eglise catholique (1802), donnent une existence légale aux cultes protestants, mais ils les privent de synodes (prévus mais jamais autorisés). Les nouveaux consistoires, qui administrent chacun plusieurs Eglises locales, sont obligés de travailler en ordre dispersé, chacun étant seul en vis-à-vis avec des autorités politiques et administratives plus ou moins bien disposées selon les lieux et les époques.

Au début du XIX^e siècle, l'Eglise réformée campe dans ses terroirs traditionnels, là où les réformés étaient suffisamment nombreux et les communautés suffisamment proches pour résister à la persécution. Le protes-

tantisme a disparu ou est totalement absent de régions entières et de villes importantes, mais il peut se réinstaller visiblement et officiellement dans les villes épiscopales dont il avait été exclu par l'Edit de Nantes (Lyon, Valence). Ses terroirs traditionnels, ruraux, sont encore très peuplés, mais ce ne sont pas les régions agricoles les plus riches du pays. La pratique du culte est massive, mais il n'y a pas de temple et les pasteurs ne sont pas assez nombreux. Beaucoup de pasteurs sont âgés et fatigués (ils ont connu la fin du Désert et traversé la Révolution) ; leur formation au séminaire du Désert à Lausanne (jusqu'en 1812) est légère. Une grande partie de l'énergie des consistoires va être absorbée par des démarches pour obtenir la construction de temples, la création de postes pastoraux et le pourvoi de ceux-ci. On va au plus urgent ; les écoles, la diaconie attendront. On cherche aussi à se faire accepter dans la société française. Pour cela, on donne aux autorités toutes les preuves de loyalisme possibles, on évite tout ce qui peut froisser le culte majoritaire, on se consacre à pourvoir aux "besoins religieux" des seuls protestants. La construction des temples, pour les autorités consistoriales, facilite la vie religieuse à laquelle on est habitué, tout en manifestant que les réformés sont enfin des Français égaux aux autres. Les temples sont considérés comme des abris et non comme des bases de départ : on y est à l'abri des intempéries et du regard des autres, et on n'offense pas celui-ci (mais la vue des temples offense beaucoup de regards, dont ceux du clergé !).

On ne cherche pas à innover, mais seulement à maintenir et consolider ce dont il a bien fallu se contenter pendant la période du Désert : culte, et bref catéchisme pour les adolescents. Beaucoup d'ailleurs pensent que cela suffit, parce que cela a fait ses preuves "du temps des pères", et que ce sera parfait avec des temples et des pasteurs plus nombreux. En fait, exténués par une longue lutte, empêchés de se concerter, de s'organiser, de se stimuler régionalement et nationalement, désireux d'être en même temps reconnus et laissés tranquilles, satisfaits d'être nombreux là où ils ont survécu, bercés par une prédication essentiellement moralisante, les réformés ne peuvent ni imaginer ni entreprendre une rénovation de leur vie interne ou de leur témoignage vers l'extérieur. Ils ne le désirent d'ailleurs même pas.

Le Réveil et les sociétés. Ce que les consistoires ne peuvent pas faire ou n'imaginent pas est suscité à l'initiative de personnes privées et de sociétés. C'est un des fruits de ce qu'on appelle le Réveil. La France sortant, après la chute de Napoléon, de l'isolement provoqué par une guerre de 25 ans contre l'Europe, le Réveil est l'importation d'un renouveau spirituel, doctrinal et moral, né du mouvement méthodiste en Grande-Bretagne. Les adeptes du Réveil désirent secouer la torpeur satisfaite dans laquelle ils voient les réformés français. Ils voient le manque de bibles, les connaissances religieuses sommaires, l'absence d'écoles et de diaconats, l'absence d'esprit missionnaire... Ils discernent derrière cela une apathie spirituelle qui confine à la mort.

A l'image de ce qui existe en Grande-Bretagne, des sociétés se créent après 1815 pour stimuler et soutenir les consistoires, éventuellement pour travailler malgré eux ou même contre eux. Sociétés bibliques, société pour l'encouragement de l'enseignement primaire parmi les protestants, société de morale chrétienne (antiesclavagiste), société des missions évangéliques, société des écoles du dimanche, société des traités religieux, plusieurs sociétés d'évangélisation (et à la fin du siècle mouvements de jeunes). Ces sociétés mettent des hommes et des moyens au service des Eglises (Félix Neff à Mens et dans les Hautes-Alpes n'est pas un pasteur officiel, mais un salarié de la Société continentale d'évangélisation). Elles créent des relais locaux, chargés de susciter l'intérêt pour une cause (diffusion de la Bible, mission, instruction... Le pasteur de St-Agrève note en 1838 que les collectes ordinaires sont plus généreuses depuis qu'on fait des collectes supplémentaires pour d'autres causes). Chaque année, une "sainte semaine" réunit en avril les assemblées générales de toutes ces sociétés à Paris : les délégués des comités locaux se rencontrent, se concertent, collaborent... Ils ne représentent pas leur consistoire, ils sont là à titre privé, mais ainsi les protestants français peuvent sortir de leur isolement, se soutenir mutuellement, bâtir ensemble. Tous animés d'une vie spirituelle intense et de convictions fortement "évangéliques", les membres des sociétés ont en vue le renouvellement du protestantisme et l'évangélisation de tout le peuple français, captif soit du "romanisme" soit du voltairianisme. Aidées financièrement de l'étranger, ces sociétés sont dirigées et "sponsorisées" par de grands bourgeois parisiens, souvent d'origine étrangère, qui vont devenir le visage du protestantisme à la place des ruraux du midi. Cette H.S.P., maintenant bien naturalisée, contribue beaucoup à apaiser l'inquiétude et l'irritation que l'action des sociétés provoque chez les autorités civiles.

Résultats : Le résultat du travail des sociétés est considérable. La Bible est imprimée et largement répandue à bas prix, parmi les protestants, pour la première fois en réalité depuis la Réforme (la vente aux catholiques nécessite beaucoup de prudence, elle suscite des incidents parfois graves). Des écoles protestantes sont créées, des maîtres formés, de nombreux enfants scolarisés, là aussi pour la première fois. La catéchèse est complètement renouvelée : plus longue, mieux équipée, avec de nouvelles méthodes. Des bibliothèques paroissiales sont constituées, qui prêtent des ouvrages de vulgarisation théologique ou d'histoire, et des romans édifiants pour tous âges. On voit apparaître les études bibliques, les réunions de groupes divers dans les pa-

roisses, en plus du culte habituel. Les réformés français, si longtemps repliés sur leur survie, soutiennent la mission en terre lointaine et fournissent des missionnaires.

Par contre, ils sont beaucoup moins favorables à la "mission intérieure" : l'action des sociétés d'évangélisation réveille l'antiprotestantisme des populations, exaspère le clergé, énerve les autorités civiles, provoque parfois des troubles dans les communautés réformées. Dans les vieux terroirs réformés, les évangélistes suscitent souvent un renouveau spirituel, mais parfois au détriment de l'unité des Eglises locales (Bourdeaux, Haute-Loire...) ; on voit se construire des chapelles à côté de temples tout neufs. Mais les sociétés d'évangélisation sont aussi à l'origine de la naissance et/ou du développement de communautés nouvelles hors du territoire réformé : Villefranche-sur-Saône, Mâcon, Chalon-sur-Saône, Bourg-en-Bresse, Sornay, Dijon, Le Creusot, Thiers, Roanne, Nevers, Moulins, Montluçon... alors même que s'amorce l'exode rural qui va peu à peu saigner les Eglises huguenotes. Ces communautés nouvelles naissent parfois de la présence de quelques protestants "immigrés" en terre catholique : ils désirent un culte régulier, prennent contact avec un pasteur officiel, qui lui-même demande l'aide d'une société ; un groupuscule de réformés isolés voit des prosélytes grossir ses rangs. D'autres fois, c'est le fruit d'un travail de prosélytisme à partir de "zéro protestant".

Beaucoup de ces communautés se sont étiolées, ont disparu. Après des succès illusoire, on construit à cette époque beaucoup de temples trop hâtivement, pour "marquer le terrain", qu'on doit abandonner parfois très vite. Une évangélisation très agressivement anticatholique n'a pas toujours suffi à transformer des catholiques anticléricaux en protestants attachés à une Eglise, ni en chrétiens fervents. Mais quand ces communautés sont bien implantées, elles peuvent devenir des paroisses officielles rattachées au plus proche consistoire, ou des Eglises évangéliques (méthodistes comme Thiers, libres comme Roanne ou Sornay...), qui rejoignent l'Eglise réformée plus tard (1938 pour la plupart). Les communautés nouvelles qui s'implantent solidement vont accueillir des réformés que l'exode rural chasse des vieux terroirs, ou que leur profession disperse dans toute la France. La dissémination, qui est notre réalité actuelle, n'est pas seulement le résultat d'un éparpillement des protestants de souche sur tout le territoire, elle est aussi le résultat d'un travail de conquête. On ne peut pas dire, cependant, que le nombre des nouveaux protestants va compenser la perte des protestants ruraux exilés qui se fondent dans la population. Leur déracinement géographique et professionnel s'accompagne souvent d'un déracinement spirituel et ecclésial, quand ils découvrent qu'être protestant en France c'est être marginal, et qu'ils se retrouvent privés du soutien et de l'encadrement non seulement d'une Eglise aux réseaux familiaux jusqu'alors solides, mais de toute une société bien typée. Cette hémorragie numérique, commencée au XIX^e siècle, s'est poursuivie tout au long du XX^e.

Diaconie : Le XIX^e siècle est aussi celui de la floraison des oeuvres diaconales. Toutes n'ont pas subsisté, et de loin. La diaconie traditionnelle se poursuit. En l'absence d'aide publique, il s'agit encore d'aider les "pauvres honteux" des paroisses : journaliers agricoles sans travail en hiver, veuves sans appui... toujours à la merci d'une charité catholique intéressée. Comme l'Etat prend en charge le salaire des pasteurs, une fois les temples construits (avec l'aide publique), les collectes au culte sont essentiellement pour la diaconie et pour les sociétés. D'autre part, en l'absence d'action des pouvoirs publics et des institutions ecclésiastiques, les grandes oeuvres diaconales naissent le plus souvent d'initiative privées, de personnes ou d'un groupe, comme "les Asiles de La Force" ou les nombreux orphelinats pour enfants protestants (Livron par exemple). Cette diaconie est d'abord à usage interne. En effet, on veut protéger les protestants en situation de faiblesse du prosélytisme catholique agressif, qui sévit dans les établissements de soins, d'enseignement ou de charité encore tenus pour la plupart par des religieuses ou des religieux. Mais elle est aussi inventive : John Bost est le premier en France à s'intéresser aux handicapés mentaux de manière spécifique. Le travail diaconal est toujours accompagné d'un travail d'évangélisation et d'édification, et le personnel des maisons y est partie prenante. Bien sûr, les grandes oeuvres diaconales sont administrées et largement soutenues financièrement par la "haute société protestante", évangélique ou libérale, mais les communautés locales sont sollicitées et répondent volontiers, parce que cela fait partie d'une obéissance chrétienne bien comprise. Il convient de souligner que les oeuvres diaconales du XIX^e siècle ont été fondées, animées et soutenues surtout par les milieux touchés par le Réveil "évangélique", le courant du renouveau de la piété et de la restauration doctrinale.

Evaluation : *Les réformés du XIX^e siècle sont soucieux de préserver l'acquis, de se faire reconnaître comme des Français à part entière. Ils ne sont pas conscients que commence une érosion grave de leurs terroirs traditionnels, de leurs lieux de résistance : la forte natalité, la population encore importante de régions vouées au déclin, le leur cachent. Ils demandent et obtiennent des créations de postes pastoraux et des constructions de temples dans les vieux terroirs jusqu'à la veille de la séparation des Eglises et de l'Etat (1905), croyant construire pour l'avenir un maillage paroissial nécessaire et durable. Cela explique en partie que*

les tentatives d'accroître numériquement le protestantisme français en dehors de son renouvellement naturel ne soient pas le fait des institutions ecclésiastiques, mais de groupes particuliers, moins traditionnels et moins contraints à la prudence. Il faut noter que, peu à peu, tous les responsables d'Eglise, "libéraux" comme "évangéliques", sont soucieux d'accroître la vie spirituelle, la culture intellectuelle et le sentiment d'appartenance des réformés. Mais seuls les "évangéliques" (ou "orthodoxes") ont vraiment le souci de faire coïncider cette "croissance intérieure" avec une croissance numérique par conquête. Il faut noter aussi l'importance considérable de l'initiative privée, personnelle ou collective (mais ... le "synode national" de 1715 ?) Elle prend avec dynamisme le relais d'institutions ecclésiastiques, auxquelles la loi ne permet pas de fonctionner normalement et de jouer leur rôle traditionnel. Notre vie d'Eglise actuelle est largement héritière de ces initiatives privées. Et on peut peut-être se demander si le rétablissement (en 1872) et le fonctionnement du système presbytérien-synodal ne tuent pas dans l'oeuf les initiatives privées favorables au dynamisme de nouvelles actions de "croissance"... jusqu'à aujourd'hui.

Le XX^e siècle : le Titanic ou l'iceberg ?

Le titre ci-dessus est une provocation, j'espère que vous l'avez compris. Peut-on comparer l'Eglise réformée et son témoignage au Titanic ou à l'iceberg, accident qui a marqué le début du siècle (1912) ? Le Titanic, paquebot d'avant-garde, orgueilleux et insubmersible, a coulé, aux accents de "Plus près de toi, mon Dieu !" (paraît-il). On ne voyait qu'un dixième de l'iceberg... mais il a fini par fondre tout entier. Et si l'Eglise réformée et son témoignage n'étaient ni l'un ni l'autre ? Il est délicat et dangereux pour l'historien (amateur qui plus est) d'écrire sur un siècle dont il a vécu lui-même presque une moitié, et où il a été acteur pendant un quart : il devient témoin engagé (et tendancieux) à cause des interprétations qu'il donne des faits qu'il a vécus et même de ceux qui ont précédé. Il n'oublie pas la pertinence et l'impertinence immuables de Talleyrand (ce grand penseur méconnu), qui disait à peu près : "On succède toujours à des incapables, et on est toujours remplacé par des naufrageurs."

L'épuisement des vieux terroirs. Sur les paroisses des terroirs huguenots, l'effet de l'exode rural commencé au XIX^e siècle est accéléré par la guerre de 1914-1918. Les ruraux, encore majoritaires dans la France d'alors, constituent la masse de l'infanterie, "reine des batailles" et grande sacrifiée de cette guerre. Le massacre de nombreux jeunes hommes entraîne aussi une chute de la natalité, particulièrement grave pour une minorité qui se renouvelle essentiellement par tradition familiale. Traumatisés, aigris, leurs anciens repères détruits par le drame qu'ils ont vécu, la plupart des survivants se tiennent éloignés de l'Eglise, même dans des zones jusqu'alors peu touchées par la Libre Pensée, comme les montagnes de la Drôme et de l'Ardèche (contrairement à la vallée du Rhône). Des mouvements de réveil secouent les Eglises de la Drôme (la "Brigade", à partir de 1921) et de l'Ardèche (à partir de 1932) jusqu'à la seconde guerre mondiale. Calviniste sur la rive gauche du Rhône, pentecôtisant sur la rive droite, employant tous deux les méthodes d'évangélisation de l'Armée du Salut, ils ne touchent pas toutes les paroisses ni tout le monde dans les paroisses touchées. Ils transgressent les frontières des deux unions d'Eglises (réformée et réformée évangélique), et sont largement à l'origine du processus de l'unité de 1938. Ils sont internes aux Eglises réformées, ne visent pas une conquête à l'extérieur : le réveil, c'est maintenant plus qu'au siècle précédent l'évangélisation et la reconquête des réformés éloignés, de plus en plus nombreux... et pourtant de moins en moins nombreux. Ces mouvements de réveil renouvent la ferveur des présent(e)s, réconcilient une (petite) partie des hommes avec l'Eglise, touchent profondément la jeunesse. Ils contribuent à former spirituellement et théologiquement des chrétiens engagés solides, qui seront ensuite et longtemps les cadres des paroisses. Les "réveils" ne peuvent pas enrayer le déclin démographique, dont les raisons sont extérieures aux Eglises. D'autre part, il ne serait peut-être pas inutile, et il serait peut-être temps, de faire une étude sur les dégâts collatéraux des réveils : dans quelle mesure ont-ils contribué à éloigner de l'Eglise ceux qu'on a pu considérer comme tièdes, infidèles ou inconvertis ? Dans quelle mesure ont-ils contribué ainsi à accélérer le déclin de certaines Eglises locales, en écartant pour une ou plusieurs générations, ou pour toujours, des familles entières des responsabilités ou simplement des activités paroissiales, alors que s'amenuisait inexorablement le nombre des acteurs ou des bénéficiaires des réveils ? Mais peut-on déjà faire cela de manière dépassionnée ?

L'évangélisation conquérante. Les Eglises de dissémination ne sont plus vraiment des postes d'évangélisation, mais des paroisses de disséminés. Même des postes d'évangélisation, comme la Fraternité à Saint-Etienne, deviennent en fait des paroisses pour ouvriers protestants, avec quelques activités spécifiques (Croix Bleue...) en plus des activités traditionnelles. Depuis l'offensive laïque de la République, le ressort d'une certaine prédication anticatholique ne fonctionne plus pour attirer à l'Evangile. La naissance et le dévelop-

pement de l'oecuménisme la rendront définitivement obsolète, et contribueront même à poser la question de toute évangélisation de conquête spécifiquement protestante : le prosélytisme, en faveur au XIX^e siècle, devient un gros mot. Si le jubilé de 1959 permet à l'Almanach de l'Eglise réformée de France d'étaler fièrement son passé et le dynamisme des divers oeuvres et mouvements dans les années d'après guerre, en fait les Eglises essaient déjà surtout de "gérer leur clientèle" et d'enrayer la chute numérique des protestants connus. Les oeuvres d'évangélisation qui sont en lien avec l'Eglise réformée (Société Centrale d'Evangelisation, rattachée à l'ERF en 1938, et Mission Populaire Evangélique) continuent une évangélisation classique, avec une prédication nettement "évangélique", jusque dans les années 1960. Cette évangélisation est alors abandonnée au profit d'une "présence au monde" de style socio-politique, qui va parfois jusqu'à s'interdire toute parole spécifiquement chrétienne. L'évangélisation de style classique devient en fait l'affaire des Eglises évangéliques qui ne sont pas entrées dans l'ERF en 1938, ou qui sont nées à peu près au même moment (Pentecôtistes). Si les autorités de l'ERF regardent encore avec une certaine sympathie la campagne de Billy Graham au Vel d'Hiv en 1955, les réformés en général se tiennent de plus en plus à l'écart de ce style d'évangélisation, qui vise ouvertement la conquête et la formation de nouveaux membres d'Eglises, et la création de nouvelles communautés. Dans les années 60-70, le monde "réformé" et le monde "évangélique" s'éloignent l'un de l'autre. Une série de crises, dues à cette évolution, secoue Eglises, Oeuvres, Mouvements. Les mouvements de jeunesse, jusqu'alors pourvoyeurs de nouveaux membres et formateurs d'une grande partie des cadres d'Eglise, se sabordent pratiquement avant 1968, au moment où une crise semblable secoue les mouvements de jeunesse catholique (JOC, JEC...) et les Jeunesses communistes. Or c'est aussi l'époque où les loisirs "profanes" se démocratisent : ils entrent sérieusement en concurrence avec la catéchèse et les activités liées aux Eglises, qui jusque là, en beaucoup d'endroits, étaient les seules "pourvoyeuses de loisirs". Ainsi, l'Eglise réformée et les oeuvres et mouvements qui lui sont liés semblent s'interdire toute entreprise de conquête, au moment même où sont mis en cause certains de leurs moyens traditionnels de maintien et de formation, et où l'on s'aperçoit que l'esprit de corps des minoritaires ne suffit plus à retenir les protestants "distancés". Alors même que naissent et se développent un peu partout des Eglises évangéliques, baptistes, indépendantes ou pentecôtistes, nées d'une évangélisation de conquête, on se rend compte que le déclin numérique de l'Eglise réformée n'est pas dû seulement à l'hémorragie de ses anciens bastions.

Je m'interdis d'aller plus loin. Les vérités, approximations, erreurs, assertions douteuses et contestables, dans les trop longues pages ci-dessus, sont assumées par :

Alain ARNOUX